



Une Lanterne N° 133

1° lecture du premier livre des Rois (1 R 19, 4-8)

En ces jours-là,

le prophète Élie, fuyant l'hostilité de la reine Jézabel, marcha toute une journée dans le désert. Il vint s'asseoir à l'ombre d'un buisson, et demanda la mort en disant : « Maintenant, Seigneur, c'en est trop ! Reprends ma vie : je ne vauds pas mieux que mes pères. » Puis il s'étendit sous le buisson, et s'endormit. Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi, et mange ! » Il regarda, et il y avait près de sa tête une galette cuite sur des pierres brûlantes et une cruche d'eau. Il mangea, il but, et se rendormit. Une seconde fois, l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Lève-toi, et mange, car il est long, le chemin qui te reste. » Élie se leva, mangea et but. Puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à l'Horeb, la montagne de Dieu.

Après avoir lu, dimanche dernier, un extrait du second livre des Rois, relatant un miracle d'Élisée, voici aujourd'hui un passage concernant le prophète Elie, son « maître ».

Elie vécut au IX° s. av. J-C., dans le Royaume du Nord (dit d'Israël ou de Samarie) au temps du roi Akab qui régna de 874 à 853 av. J-C.

Ce roi avait épousé une païenne, fille d'un roi de Tyr et de Sidon qui était aussi prêtre de la déesse Astarté, une des divinités féminines les plus fameuses de l'Ancien Orient sémitique, compagne du dieu Baal, la principale idole de ces régions. La fille d'Akab et de Jézabel fut la célèbre Athalie.

Jézabel déploya une ardeur farouche pour promouvoir le culte de Baal et d'Astarté dans le Royaume du Nord, allant jusqu'à entretenir dans son palais de Samarie de nombreux dévots de la déesse (400 dit 1 Rois 18,19).

De ce paganisme provoquant, Elie fut l'adversaire acharné. Il obtint une victoire retentissante du Dieu d'Israël sur le Baal païen au Mont Carmel où, pour faire venir la pluie, sacrifices et prières adressés à Baal restèrent sans effet. Seuls les prières et le sacrifice offert à Yahvé furent immédiatement exaucés ! .../

/... Suite à cela, les vaincus, les prêtres de Baal, furent massacrés ! La reine Jézabel s'enflamma alors de colère ; elle enjoignit à Elie de quitter les lieux dans les vingt-quatre heures, sinon il subirait le même sort.

Le prophète partit et se dirigea vers le désert du Sud, avec l'intention de gagner l'Horeb (le nom du Sinaï dans la tradition du Nord), pour faire un pèlerinage sur les traces de Moïse et retremper sa foi à l'endroit où Dieu s'était révélé.

Après une journée de marche, vaincu par la fatigue et le découragement, Elie implora la mort, disant qu'il ne valait pas mieux que ses pères : les hébreux morts dans le désert avant d'avoir vu la Terre promise, parce qu'ils avaient douté. Cela révèle que l'énergie du champion est touchée par le désespoir.

Survint un messenger céleste (les épisodes merveilleux ne manquent pas dans la vie d'Elie, souligne Monique Piettre) qui invite le prophète à reprendre courage. Il faudra une seconde intervention pour secouer l'apathie du prophète qui, réconforté, pourra reprendre sa marche, pendant « quarante jours et quarante nuits », chiffre symbolique exprimant « le temps nécessaire pour... » (à ne pas prendre à la lettre, donc !) —>

Non seulement le prophète atteindra son but, mais vivra une expérience mystique (le passage de Dieu qui se manifeste dans « le murmure d'un silence ténu », dans le silence habité par la présence de Dieu !) Nous assistons à un grand pas vers la sortie des images et des idées religieuses de la pensée antique.... Moïse et Elie sont les deux seuls personnages dont la Bible évoque une « expérience » mystique forte sur la Montagne de Dieu : l'Horeb dans les vieilles traditions du Nord, le Sinaï dans celles, plus récentes du Sud (avec l'Exil : cf. Lanterne 132). C'est pour cette raison que les deux « hommes célestes » placés de part et d'autre de Jésus dans la tradition évangélique primitive en tant que témoins, lors de la Transfiguration, ont été changés par Moïse et Elie !

La question qu'il convient de se poser en ce dimanche est : pourquoi ce texte en 1^o lecture ? Sans doute parce qu'il fait allusion à cette galette « cuite sur des pierres brûlantes » apportée par un messenger divin (un ange). Dieu nourrit son prophète avec une nourriture apportée par le ciel. C'est elle qui revigore Elie et lui donne la force de repartir pour atteindre, en son temps (*quarante jours et quarante nuits*), la montagne de Dieu.

Cependant, « *L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* » ! Où est-elle cette « parole » ? C'est là que Marc-Alain Ouaknin (philosophe, écrivain et rabbin) nous offre un éclairage, dans son introduction de la traduction de la Bible de Samuel Cahen.

Il écrit : « Le nombre total des livres de la Bible hébraïque est de 36. Cependant, la tradition n'en compte que 24, considérant les 12 « petits » prophètes comme un seul livre divisé en douze parties..... » Il continue : « L'alphabet hébraïque se compose de 22 lettres.

Ces lettres sont toutes des consonnes. Le fait que l'hébreu biblique ne comporte pas de voyelles dans son écriture, offre une très grande liberté d'interprétation, car un mot peut se lire de différentes façons selon la (ou les) voyelles que l'on met.

Ainsi, le mot « KD », selon la voyelle que l'on place peut donner « 24 » ou « cruche ». (C'est là qu'il faut faire un lien entre ces 2 mots.) Si bien que l'on apprend aux petits juifs, à l'école rabbinique : « Si on te demande combien il y a de livres dans la Bible, pense à la « cruche » ! » Et de conclure : La « cruche » est devenue ainsi le symbole de la parole de Dieu ! Voilà qui ouvre une interprétation, celle de dire qu'Elie reçoit à la fois une nourriture terrestre, symbolisée par la galette, et une nourriture spirituelle évoquée par la cruche !

Évangile selon saint Jean (Jn 6, 41-51)

[En ce temps-là,]

les Juifs murmuraient contre Jésus parce qu'il avait déclaré : « Moi, je suis le pain qui est descendu du ciel. » Ils disaient : « Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph ? Nous connaissons bien son père et sa mère. Alors comment peut-il dire maintenant : 'Je suis descendu du ciel' ? » *Jésus reprit la parole : « Ne murmurez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire, et je le ressusciterai au dernier jour.* Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous instruits par Dieu lui-même. Quiconque a entendu le Père et reçu son enseignement vient à moi. Certes, personne n'a jamais vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu : celui-là seul a vu le Père. Amen, amen, je vous le dis : il a la vie éternelle, celui qui croit. Moi, je suis le pain de la vie. *Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais le pain qui descend du ciel est tel que celui qui en mange ne mourra pas. Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement.* Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour la vie du monde. »

Rappelons que ce discours est une composition du 2^o rédacteur du IV^o évangile. D'après les travaux des P. Benoît et Boismard, nous avons, en italique, sa première composition (faite en Palestine ~ année 50), (en caractère normal ; les ajouts faits plus tard, (sans doute à Ephèse, autour des années 85), en gras, des compléments insérés dans le texte par un ultime réviseur, avant que cet évangile ne soit admis par la grande Eglise, à la fin du 1^o siècle.

C'est ce dernier qui a ajouté « **et je le ressusciterai au dernier jour** ». 1^o, parce que le verbe employé ici pour « ressusciter », (quatre fois dans ce discours), l'est seulement ici, partout ailleurs c'est un autre verbe qui est utilisé. 2^o, parce que l'auteur principal de Jn n'a pas cette vision de la résurrection « au dernier jour » : il la rejette d'ailleurs dans le passage de la réanimation de Lazare où Marthe parle de « résurrection au dernier jour », car il fait dire à Jésus, en réponse : « je suis la résurrection » (au présent). En fait, ce rédacteur a voulu introduire dans cet évangile, la vision classique héritée de Daniel (12, 1-3), écrivent nos exégètes.

Comme ce sera le cas au verset 52 (où les juifs se querelleront), le discours est ici relancé par les murmures (terme pris à Exode 16,2) des Juifs. Si l'objection n'est pas directement adressée à Jésus, il les a entendus. C'est la prétention d'être en personne le pain céleste, se présentant ainsi comme un être d'origine surnaturelle, qui est inconcevable pour les Juifs (... à l'époque où le rédacteur écrit !). Jn reprend ici les mêmes propos que les synoptiques (Mc, Mt & Lc) ont placé à Nazareth, pour les situer à Capharnaüm (comme l'indique le dernier verset de ce discours, en 6,59). Jean reprend le thème des Galiléens qui prétendent connaître Jésus, sa famille, ses parents pour justifier leur refus d'une *origine divine* (mais Jn ne fait aucune allusion à une *conception virginale*). Ces murmures sont un effet littéraire de l'auteur pour faire rebondir sa pensée. On remarquera que Jésus ne répond pas directement à l'objection, mais adresse encore un appel à la foi, écrit Charles L'Eplattenier.

L'évangéliste veut montrer à ses auditeurs que, lorsqu'il fait dire à Jésus qu'il « est descendu du ciel », ce langage d'allure mythique, exprime la réalité profonde du lien qui unit Jésus à son Père, et du sens de sa mission. Pour découvrir cela, il faut se laisser enseigner par Dieu.

Le « et moi je le ressusciterai » est une insertion maladroite, écrit ce bibliste, car il rompt l'enchaînement de la pensée.

Ici, les juifs se substituent aux Galiléens. Il ne s'agit pas d'un nouveau groupe, précise Jean Zumstein, mais dans la mesure où il « murmure », il manifeste son incrédulité vis-à-vis de Jésus, ce qui est le type de personnes que le IV^e évangile nomme « les Juifs ». Ici, ils sont assimilés aux Israélites incroyants qui ont douté de Dieu, au désert.

La critique des « Juifs » reflète le scandale suscité par l'incarnation, dans le Judaïsme de l'époque : comment « le pain descendu du ciel » peut-il être le fils de Joseph et de Marie ? L'origine humaine de Jésus connue de tous, n'exclut-elle pas toute origine divine ? Pour répondre, le Jésus johannique ne tente pas de démontrer la véracité de son origine divine, mais décrit l'attitude pour la découvrir : s'ouvrir à la foi. Et le chemin de foi que propose Jésus est lié à une condition : une initiative divine (cf. *si Dieu ne l'attire et ne l'instruit*) !

Pour Jn, la foi en Jésus vient de Dieu. Il se base sur un texte d'Isaïe (54,13) où le prophète annonce la venue d'un temps où Dieu instruira tous les hommes - [qui se mettront à l'écoute de sa parole]. Ce temps est arrivé, dit le rédacteur. Dans la conception johannique de la révélation, une connaissance immédiate de Dieu par l'être humain est impossible, seul le Fils préexistant, parce qu'il l'a vu, peut être son médiateur.

Un solennel *Amen, amen*, introduit une affirmation : *Qui croit, a la vie éternelle*, là et maintenant : le verbe est au présent. Pour Jn, croire, c'est être (déjà) sauvé. La parenté avec la parole à Marthe est frappante : *Je suis la résurrection et la vie* (Jn 11,25). Dans la 1^o lettre de Jn, le même auteur ouvrira le salut, non pas seulement aux croyants, mais à « ceux qui aiment » : Même s'il meurt, celui qui aime ou qui croit, continue de vivre après sa mort biologique ! Cette parole est bien en contradiction avec celle qui annonçait une résurrection au dernier jour, ajout postérieur malvenu !

Enfin, si les « pères » sont descendus au Shéol à leur mort (biologique), qui mange le pain de vie entre dans la Vie, ou continue de vivre dans la Vie, pleinement !

Ce « discours sur « le pain de vie » s'adresse assurément à des croyants et veut à la fois les catéchiser et à la fois les stimuler dans leur foi. Contrairement aux trois autres évangiles qui ont été écrits pour faire connaître Jésus et propager sa « bonne nouvelle », celui de Jn a été composé pour des croyants afin de les aider à tenir alors que des voix discordantes se font entendre dans leur communauté mettant en cause l'enseignement initial donné par le « Disciple bien-aimé », et que des persécutions venant des juifs, les menacent. Cela explique le « côté » doctrinal et « élitiste » de l'évangéliste qui dit à ceux qui le suivent, parce qu'il est le garant de la tradition primitive, que eux, vu qu'ils croient en Jésus et mangent le pain de vie (le pain eucharistique), sont assurés de continuer de vivre après leur mort (d'être sauvés), contrairement à ceux qui remettent en cause la foi de cette tradition. C'est pour « rectifier le tir » que dans sa 1^o lettre, il étendra « le salut » non plus aux seuls croyants, mais à ceux qui aiment : « *Nous savons que nous sommes passés de la Mort à la Vie puisque nous aimons nos frères. Qui n'aime pas demeure dans la Mort.* » (1 Jn 3,14).

Homélie 19° dimanche.

(Le 12/08 ; 9h30 : Ornaisons)

Il nous est arrivé de nous retrouver en famille ou entre amis pour célébrer, par exemple, un anniversaire. On échange des propos chaleureux et, si on veut que la fête soit réussie, on prend soin d'éviter d'aborder des paroles qui fâchent et pourraient mener à des conflits. On partage un bon repas et on attend tous le dessert avec le gâteau et les bougies allumées plantées dessus. On chantera alors le même air en l'honneur de celui ou celle que l'on célèbre. Si la fête s'est déroulée sans heurts et dans la joie d'être ensemble, on la trouve réussie. On en sort heureux de l'amitié et de l'affection qui nous ont réunis.

Mais il nous est déjà arrivé de voir, lors d'une rencontre festive, l'un des invités se mettre à tenir des propos difficiles à entendre. Au début, on pourra le prendre avec humour mais, s'il insiste, tous les autres protesteront contre lui. Ses paroles ont dérangé le groupe, ont perturbé l'ambiance, ont brisé l'accord commun. On tentera de faire taire ce trublion pour retrouver le climat de paix, de joie et d'amitié qui habitait le groupe avant ses interventions intempestives. On pourra aller jusqu'à faire partir ce fauteur de troubles. Mais on sortira de la fête avec le sentiment que cet individu a tout gâché. On est malheureux de ce qui s'est passé.

C'est une expérience de ce genre que vivent ceux qui récriminent contre Jésus, dans l'évangile de ce jour. Ils n'étaient pas réunis pour un anniversaire mais ils étaient unis dans une même conception de la vie et de Dieu. Pour eux, comme pour tous les juifs (et peut-être pour nous encore ?), il y a d'une part le ciel qui est le domaine de Dieu et d'autre part la vie sur cette terre. Une alliance existe bien entre eux et Dieu mais ce lien ne peut se maintenir qu'en respectant une distance infinie entre le ciel et la terre, entre le Tout-Autre, l'Innommable, l'Irréprésentable et les fidèles croyants.

Or lorsqu'ils entendent que Jésus est descendu du ciel, cette parole est totalement incohérente pour les juifs. Alors ils protestent : « Cet homme-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph ? Nous connaissons bien son père et sa mère, comment peut-il dire : 'Je suis descendu du ciel' ? » Ce jour-là on se contente de récriminer. Un autre viendra où l'on ne supportera plus ses paroles et sa présence, et où on le chassera de Jérusalem pour le supprimer.

Depuis, pour traduire « Je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour que le monde ait la vie », l'Eglise parle du mystère de l'Incarnation et de l'Eucharistie. Dans le christianisme, en effet, Dieu, fait corps avec l'humanité, le ciel n'est pas séparé de la terre.

Chrétiens du XXI° s., nous pouvons croire au dogme de l'Incarnation comme les juifs croyaient à la séparation du ciel et de la terre. Nous pouvons répéter les paroles du Credo qui permettent de nous distinguer des autres. Nous pouvons célébrer les fêtes et les anniversaires propres à notre calendrier liturgique, heureux de nous sentir bien entre nous. Nous vivons alors dans la religion mais ce n'est pas pour autant que nous vivons dans la foi.

Car, vivre dans la foi, c'est accueillir « l'Autre » au milieu de nous. C'est se laisser forger par sa parole qui vient déranger nos beaux agencements profanes ou religieux. C'est accepter de se laisser bousculer de ce que nous savons et nous laisser mener là où nous ne savons pas. C'est passer par la nuit décapante de la foi qui nous fait quitter nos savoirs, comme Abraham, pour oser l'aventure.

Il s'agit alors de marcher sur un chemin où nous ne comprenons plus rien, où nous ne sentons plus rien, où toutes nos raisons s'écroulent. Il s'agit alors de ne pas réduire la Parole à ce que nous savons ou à ce que nous sentons. Il s'agit alors de croire que cette Parole, au-delà des récits, des phrases et des mots, est un guide sûr, alors même qu'elle nous ébranle totalement jusque dans ce en quoi nous croyions. Nous découvrons alors progressivement que cette Parole nous ébranle pour nous permettre de trouver notre assise en cette Présence qui marche avec nous, qui demeure en nous, qui est notre Vie, notre Paix et notre joie.

Alors nous pouvons faire nôtre ces paroles de saint Augustin : « Bien tard, Je t'ai aimé. Car tu étais dedans, et moi j'étais dehors, et c'est là que je te cherchais. Tu étais avec moi mais je n'étais pas avec toi. Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité. Tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé ma cécité Tu as embaumé, j'ai respiré et haletant j'aspire à toi. J'ai goûté, et j'ai faim et j'ai soif. Tu m'as touché, tu m'as blessé et je me suis enflammé pour ta paix. » Qui osera ce chemin ?